

PREUVE INDISCUTABLE



Minette. — Je suis certaine que c'est la femme de Santa Claus qui fait les achats pour lui...

La mère. — Pourquoi dis-tu cela ?

Minette. — Cette poupée paraît avoir été achetée dans le département des bargains. Il y a sur l'étiquette : Réduite de \$1.00 à 69 cents.

LA CRÈCHE

*La Vierge mignonne endort en chantant,
Son petit Jésus sur la petite frèche ;
Elle respire au fond de la crèche,
Comme un grand lis d'or au bord d'un étang.*

*Hélas ! le poutou gelotte en ses langes,
Il pleure, et le vent qui vient des cheminées,
Glisse méchamment ses petites mains,
Faites pour guider la troupe des anges.*

*Comment l'appétiser ? Le bon saint Joseph
D'une voix très douce, catonne au cantique ;
Et l'âne et le bœuf, sans l'aveugler ostique,
Marquent la mesure en branlant le chef.*

*Mais qui vient la bus ? Quel est ce cortège ?
Ce sont les bergers avec leurs troupeaux,
Ils entrent, refus de saupons de peur,
Tout enquiquinés de glaucos de mûre.*

*« Salut, bonne dame, Enfant merveilleux !
« Si nous n'avons pas, comme les rois mages,
« De l'or, de l'encens, de belles images
« Pour vous réjouir le cœur et les yeux,*

*« Pauvres cherriers perdus dans la plaine,
« S'il nous faut pitié, hier comme été,
« Regardez du moins notre pauvreté,
« Ne méprisez pas nos bonnets de laine,*

*« Nous voilà, Petit, tous à vos genoux,
« Souriez un peu, sachez charitable,
« Nous sommes aussi nés dans une étable ;
« Que vos jolis yeux s'arrêtent sur nous ! »*

*Et, se prosternant devant la Madone,
Chacun lui présente un peu de pain bis,
Des roses, des noix, du lait de brebis,
Et c'est de grand cœur que cela se donne.*

*Aussi gracieux qu'un jour de printemps,
L'Enfant a souri, disant : « Je vous aime ! »
Joseph et Marie ont souri de même,
Et le bœuf et l'âne ont paru contents.*

GABRIEL VICAIRE.

LE PARDON

HISTOIRE DE NOËL

Dans la maison, — une grande ruche d'ouvriers de la rue Delambre, où Tony Robec occupait une chambre depuis deux trimestres, — tout le monde le croyait veuf. Et pas depuis longtemps, puisque son petit garçon, avec lequel il vivait seul, — ce petit garçon toujours si bien tenu, comme par les soins d'une maman, — était âgé de six ans à peine. Pourtant ni le père ni le fils n'avaient de crêpe à la casquette ou sur la manche.

Tous les jours, de grand matin, Tony Robec, qui travaillait, comme ouvrier compositeur, dans une imprimerie du quartier Latin, partait avec son petit Adrien encore tout ensommeillé sur son épaule et l'allait déposer dans une école du voisinage. Il venait l'y reprendre, après la journée faite, en traînant son petit par la main, chez le boucher et la fruitière,

rapportait dans le panier de l'enfant, ainsi que l'eût fait une ménagère, ce qu'il fallait pour le dîner, et s'enfermait jusqu'au lendemain.

Les commères au cœur compatissant plaignaient ce pauvre père, — quarante ans tout au plus, encore bel homme, l'air si triste avec son teint pâle, sa barbe noire striée d'argent et ses yeux dorés de lion au repos, — et elles disaient derrière lui :

« Cet homme-là devrait se remarier... Un bon sujet, jamais en ribote... Bien sûr, il trouverait aisément une brave fille qui prendrait soin de lui et de son gosse... Avez-vous remarqué comme son petit est soigné ?... Ni tron ni tache... Un homme d'ordre, ça se voit tout de suite. Et il paraît qu'il gagne ses dix francs par jour. »

On aurait voulu faire sa connaissance. Ordinairement, ce n'est pas difficile de se lier entre voisins, dans les maisons populaires, où l'on vit la porte ouverte. Mais Tony avait un air réservé, une façon polie de saluer le monde dans l'escalier, qui intimidaient.

Chaque dimanche, le père et le fils, propres comme des sous neufs, partaient en promenade. On les avait rencontrés dans les musées au Jardin des Plantes. On les avait vus aussi, avant l'heure du dîner, dans un petit café du quartier, où Tony se permettait sa seule débauche de la semaine et buvait une absinthe, longuement, à petits coups, tandis qu'Adrien, assis à côté de lui sur la banquette de cuir, regardait les journaux à images.

« Non, mesdames, disait aux voisines la concierge, qui était sentimentale, ce veuf-là ne se remariera pas. L'autre dimanche, nous nous sommes croisés dans une allée du cimetière de Montparnasse... C'est sans doute là que sa femme est enterrée... »

Il faisait peine à voir, avec son orphelin à côté de lui... Il a dû adorer sa défunte... C'est rare, mais il y en a des comme ça... Un inconsolable !...

Hélas ! oui, Tony Robec avait tendrement aimé sa femme et ne consolait pas de l'avoir perdue. Seulement, il n'était pas veuf.

Oh ! bien simple et pas heureuse, sa vie !

Ouvrier consciencieux, mais médiocrement doué pour le métier, il n'était parvenu qu'assez tard à bien « lever la lettre », à gagner passablement son pain, et, pour cette raison, il n'avait songé à se marier qu'après avoir passé la trentaine. Il lui aurait fallu une fille raisonnable, ayant connu, comme lui, pas mal de misère. Mais l'amour s'occupe bien des convenances ! Tony perdit la tête devant la jolie frimousse d'une fleuriste de dix-neuf ans, sage sans doute, mais si frivole, ne songeant qu'à la toilette et sachant d'ailleurs s'habiller avec quatre chiffons comme une petite princesse. Il avait quelques économies, de quoi se mettre en ménage gentiment, avec une armoire à glace, — quatre-vingts francs, au faubourg Saint-Antoine, — où sa femme pourrait se mirer des pieds à la tête. Il épousa sa Clémentine, et, dans les premiers temps, ce fut délicieux. Comme on s'aimait ! On avait deux chambres au cinquième, boulevard de Port-Royal, avec un bout de balcon et la vue de tout Paris.

Tous les soirs, en sortant de son imprimerie, située sur la rive gauche, Tony Robec, son paletot cachant sa veste d'ouvrier, ayant l'air d'un demi-monsieur, allait attendre, au coin du pont des Saints-Pères, sa petite femme, qui revenait de la rue Saint-Honoré, où était son atelier. Bras dessus bras dessous, serrés l'un contre l'autre, on rentrait bien vite au logis lointain, pour y faire gaiement la popote du soir. Mais les dimanches, surtout, étaient exquis. Tant pis ! on se trouvait trop bien chez soi, on ne sortait pas. Oh ! les bons déjeuners d'été, avec la fenêtre ouverte sur la grande ville et le plein ciel ! Pendant qu'il sirotait son café et fumait sa cigarette, Clémentine allait arroser les cuisses de



TOUJOURS PRESSE.